

L'histoire du temps présent

Eng nei Zäit?



Denis Scuto

„Aereto dachte, so beginnt es, und der Bäcker, der Milchmann, die Arbeiter, der Schulmeister, alle sagten zu ihnen: Haltet die Augen offen; das erlebt ihr nur einmal.“

„Während des Krieges war viel geschehen. Der Krieg war jetzt zu Ende. Es wird alles anders werden, hatte der Vater gesagt. Es wird sein, als wären die Toten nicht gestorben. Aeretos Vater arbeitete auf dem Friedhof.“

Voilà deux extraits d'un fragment de roman écrit en 1966 par Fernand Karier. Le titre était: „Anfang“. 50 ans avant le film de Christophe Wagner, un écrivain plein de talent s'attaquait déjà à la problématique „Eng nei Zäit“. Fernand Karier décéda hélas un an plus tard dans un accident de voiture, à l'âge de 33 ans seulement, et le roman ne fut jamais terminé.

Comme dans le film, le titre, „Anfang“, est ironique. La perspective choisie pour la narration est celle de deux gamins aux noms fantaisistes Pini et Aereto vivant dans un pays imaginaire qui ressemble beaucoup au Grand-Duché. Le récit commence avec la Libération, „(wo) alles so beeindruckend neu und aufregend war“. Mais la première impression est trompeuse. Des femmes sont tondues sur la place du marché. D'autres femmes se prostituent devant les soldats américains. Le père d'Aereto est arrêté comme collaborateur. „Laßt ihn laufen, schrie eine Stimme. Der hat nichts getan. Aber der Mann mit dem Gewehr und der weißen Armbinde sagte: Besser einer zuviel als einer zuwenig (...)“. L'histoire s'achève sur une anti-idylle, la vision du cadavre boursoufflé d'un chien, signe, comme l'écrit Germaine Goetzinger, non pas des souffrances de la guerre, mais de l'hypocrisie d'une époque qu'on avait présentée comme nouvelle. Pour Germaine Goetzinger,

Fernand Karier représente dans les années 1960 avec des auteurs comme Roger Manderscheid et Cornel Meder une phase, pour le coup vraiment nouvelle dans la littérature luxembourgeoise sur la Seconde Guerre mondiale: Des questions existentielles et des crises occupent le devant de la scène. La guerre est démythifiée. Une contre-histoire par rapport aux récits patriotiques où domine le 'Nous contre l'ennemi' (prussien)“.

„Anfang“, de Fernand Karier

50 ans plus tard, le cinéma luxembourgeois s'empare de la thématique de Fernand Karier. La question si l'immédiat après-guerre marque l'entrée dans une ère nouvelle n'est pas traitée, dans ce film destiné au grand public, à partir de la perspective de l'écrivain engagé et de la tradition littéraire de l'existentialisme. Il remplit toutefois le rôle que l'historien Marc Ferro attribue au film de fiction, celui d'une „contre-histoire“ ou d'une „contre-analyse de la société“.

„Eng nei Zäit“, co-écrit par Viviane Thill et Christophe Wagner, réalisé par Christophe Wagner, produit par Claude Waringo (Samsa Film), part d'un fait divers réel, un quintuple meurtre. Pour être plus précis, le point de départ est un article de l'historien Claude Wey sur ce meurtre, dans la publication qui accompagnait l'exposition „Mord und Totschlag“ du Musée d'histoire de la ville de Luxembourg en 2009.

Le 21 juillet 1945, cinq personnes sont abattues de coups de fusil à bout portant: la famille de paysans allemands Weyer, père, mère et fils, le valet et la servante de la ferme. Une véritable exécution. Grâce à une empreinte digitale, la gendarmerie parvient à confondre du vol avec meurtre le

repris de justice Nicolas Bernardy. Ce dernier avoue le crime dans un premier temps pour ensuite se dédire et accuser un soldat de la Légion étrangère et sergent de la nouvelle armée luxembourgeoise, un des principaux témoins. Le Tribunal d'assises condamnera le seul Bernardy à la peine de mort. Son recours en grâce est rejeté par la Grande-Duchesse Charlotte et Bernardy est exécuté au Reckenthal le 7 août 1948, 127 ans après la dernière exécution au Grand-Duché d'un criminel de droit commun qui eut lieu en 1821 et en même temps la dernière avant l'abolition de la peine de mort en 1979.

Claude Wey s'est basé lui-même sur un article publié par Evy Friedrich dans la *Revue* de 1973 et sur ses propres recherches d'archives. Il ressort de ces recherches que cette famille paysanne allemande fut accusée à tort par l'Union de Welscheid (le groupe de résistants locaux) de collaboration avec l'occupant. Le contraire fut le cas pour le fils, Mathias Weyer, qui a travaillé pour les services d'espionnage belges et fut emprisonné en Allemagne pendant 10 mois. Les conclusions des gendarmes: „Aus diesem Grunde geht hervor, dass Weyer Mathias sich als alliierten Freund betätigte und somit auch den Interessen des Grossherzogtums gedient hat.“ Le rôle central de sentiments anti-allemands apparaît aussi dans le fait que Bernardy, déguisé en soldat américain, camoufle l'attaque en mesure de représailles contre une famille allemande restée au pays après la fin de la guerre.

Par ailleurs, Claude Wey intègre le meurtre dans le contexte socio-historique de la guerre et de l'après-guerre, tout imprégné par l'expérience de violence: violence de l'occupant allemand et destructions de la guerre, violence étatique et para-étatique luxembourgeoise contre les collaborateurs après la guerre. Exécutions

sommaires – Paul Cerf en a compté au moins 4 –, 'suicides', 'accidents', tontes de femmes, morts d'enfants de détenu-e-s, excès et brutalités dans les prisons et les camps. Et une épuration judiciaire sévère qui se traduit par 5.006 condamnations de collaborateurs. 12 collaborateurs luxembourgeois furent condamnés à mort, huit d'entre eux furent exécutés, les derniers en 1948, comme Bernardy.

Des auteurs différents comme le juriste Léon Metzler, le journaliste Paul Cerf, l'historien Gilbert Trausch ont relevé que la sévérité de l'épuration à l'égard des collaborateurs luxembourgeois tranche avec une certaine 'mansuétude' à l'égard des criminels de guerre allemands: aucun des huit condamnés à mort allemands ne fut exécuté. En 1957, le dernier des criminels de guerre allemands sort des prisons luxembourgeoises alors que le dernier collaborateur luxembourgeois sort en 1965.

Une contre-histoire

L'originalité et une des nombreuses qualités du scénario et du film résident dans le fait qu'ils utilisent l'interprétation de Claude Wey du „Fall Bernardy“ tout en la transformant pour l'intégrer dans une fiction et aller jusqu'au bout de l'intrigue. Avec la ferme intention de proposer une contre-histoire.

Dans son mémoire de maîtrise en histoire „Peur de l'oubli – peur de l'autre. Les films et documentaires luxembourgeois ayant pour sujet la Deuxième Guerre mondiale (1948-2001)“, Claudine Muno, aujourd'hui plus connue comme musicienne et écrivaine, souligne que les films traitent une multitude de thèmes et qu'il n'y a guère de tabous. Sa critique porte plutôt sur le fait qu'on retrouve à travers les décennies la même idée de la petite communauté ho-

mogène, victime d'une attaque venant de l'extérieur, mais solidaire jusqu'au bout. L'idée aussi de la victime passive qui réagit plus qu'elle n'agit.

„Eng nei Zäit“ véhicule une autre image. Les protagonistes ne sont pas seulement des victimes, ils ne réagissent pas seulement, ils agissent. Armand, le chef des résistants locaux s'allie au bourgmestre pour cacher que les résistants eux-mêmes, et non l'Allemand Becker alias Weyer, ont dénoncé le résistant Dolling, jugé trop fanatique, à la Gestapo. Le commandant de la Sûreté et le juge d'instruction s'arrangent pour que Glesener alias Bernardy reste le seul coupable, pour qu'ici également les conflits internes au village pendant la guerre soient passés sous silence.

La prétention de supériorité morale des victimes par rapport aux bourreaux est remise en question dans ce film. L'injustice n'est plus seulement l'oeuvre des Autres, de l'Ennemi. C'est la famille à la nationalité allemande de l'ennemi qui a aidé les Jongen cachés pendant la guerre et qui est victime d'injustices et de crimes après la guerre. Accusations et refus de l'oubli caractérisent un grand nombre de récits patriotiques, dans la littérature luxembourgeoise et dans le film. Dans ce film les accusations sont portées non seulement contre l'occupant et les collaborateurs, mais contre des membres reconnus de la communauté luxembourgeoise de l'après-guerre: le bourgmestre, le résistant, le représentant de la force publique. Renversement des rôles: ce sont ces derniers qui demandent maintenant qu'on oublie le passé.

„Eng nei Zäit“. Quel drôle de titre, ai-je pensé après avoir vu le film. Ironique, en effet, comme „Anfang“. Mais, après réflexion, pertinent également, à beaucoup d'égards. Une nouvelle ère signifie pour les gens au pouvoir, dans le village et dans l'Etat, qu'il faut passer l'éponge sur les vieilles histoires voire les recouvrir d'une chape de plomb. Pour le maquisard Jules, elle symbolise l'espoir dans un nouveau début qui n'a rien à voir avec le rôle de héros qui le poursuit. Pour Armand, le résistant, c'est la participation au pouvoir de l'ordre nouveau qu'il attend comme récompense des services rendus à la patrie.

Et, comme dans „Anfang“ de Fernand Karier, nous nous retrouvons à la fin du film face à face avec un cadavre qui symbolise non pas les souffrances de la guerre, mais – pour citer encore une fois Germaine Goetzinger – les souffrances occasionnées après la guerre par l'hypocrisie et la duplicité d'une ère de reconstruction et de restauration.



Photo: Ricardo Vaz Palma

Quelques protagonistes du film: Glesener le repris de justice accusé du meurtre, Jules le maquisard, Armand le résistant, Hubertus le commandant de la Sûreté, Theis le bourgmestre, Krier le légionnaire et le juge d'instruction



Lauscht och dem Denis Scuto säi Feuilleton op Radio 100,7, all Donneschdeg um 9.25 Auer (Rediffusion 19.20) oder am Audioarchiv op www.100komma7.lu.